

L'ours, vieux totem des Helvètes, inspire toujours les explorateurs

Le plantigrade apprécie nos contrées depuis la préhistoire. De quoi donner des envies aux globe-trotteurs modernes.

Plus étonnant finalement que des Suisses se mettent sur la piste d'ours de plantigrades rarissimes, rêvent de parler leur langage et même, invoquent leur esprit. L'animal règne avec une omniprésence discrète mais persistante sur le territoire. Pour preuve, les armoiries officielles des communes et cités, et pas seulement celles de la puissante Berne. En terre vaudoise, l'Abbaye, Bassins, Morrens, Orzens, Ursins et Sergey arborent toujours ce totem. En Valais, l'écusson d'Orsères porte la même griffe. Même prolifération en terre fibougeoise, dans le jurassien et au-delà. La toponymie belvédère, de «stana a bera» en «ortzvas» et autre «trou à l'ours», en porte aussi les traces. «L'homme qui a vu l'ours qui a vu l'ours», dit-on d'éternelle actualité par monts et par vaux.

Ainsi l'an dernier aux Diablerets, le photographe animalier vosgien Vincent Munier provoquait une franche adhésion au Festival international du film alpin (FAD) et remportait le Grand Prix avec «L'ours, simplement sauvage». Dans son dernier numéro, *Sept Mook* suit un jeune bébiste, Marcel G., parti sur les traces du naturaliste genevois Robert Hainard (1906-1999), grand croqueur d'ours slovénes dans les années soixante, pour perpétuer le souvenir d'une population désormais menacée par l'invasion du tourisme animalier.

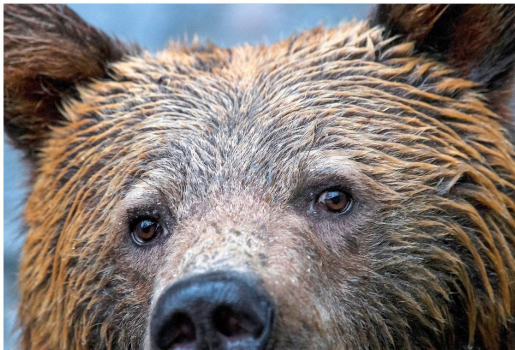
Au contraire d'autres pays européens où l'ours a été diabolisé par le clergé, la Suisse lui est restée fidèle. Et pour cause, ses montagnes servent de refuge à l'espèce depuis des temps immémoriaux. Anecdote, les étymologistes s'accordent désormais à ne plus voir la patte du plantigrade dans le patronyme de Berne, et ce, malgré sa légendaire Fosse aux ours. Mais le jeu de mots a perduré. Peut-être parce que la région depuis le lle «s», a accueilli des ours. Alors que les Alpes ont vu, une statuette de bronze atteste qu'un culte était rendu à une déesse Dea Artiore dressée sur ses deux pieds d'oursomme. «Une énigme, cette énigme, cette énigme, rare chez les mammifères, plaide d'ailleurs pour l'identification de l'homme avec cet animal.

«Que l'âne l'ancien ait conchu un peu avec l'ours, c'est une énigme, cette énigme, rare chez les mammifères, plaide d'ailleurs pour l'identification de l'homme avec cet animal. «Que l'âne l'ancien ait conchu un peu avec l'ours, c'est une énigme, cette énigme, rare chez les mammifères, plaide d'ailleurs pour l'identification de l'homme avec cet animal.

En 1904, le dernier ours sera abattu dans les Grisons. Deux ans auparavant, Margarete Steiff créait sa fameuse peluche à l'oreille «clippe», incroyable doudou dont le président Theodore «Teddy» Roosevelt va promouvoir l'importation aux États-Unis en 1906. Un siècle plus tard, l'ours revient via le Trentin italien dans les Grisons. Il court encore dans notre imaginaire. **C. LE**



L'ours kermode n'est pas parent de l'ours blanc malgré son pelage blanc qui vient d'un gène récessif. Cette toison rare lui vaut d'être nommé «ours esprit» par les Inuits. OLIVIER GILLIÉRON



L'ours brun inspire les hommes depuis la préhistoire. AUDE GILLIÉRON



«L'appel de l'ours», des Gilliéron, beau livre fascinant sur l'homme et l'animal. AUDE GILLIÉRON

Beau livre

Le jour où «l'ours esprit» se révéla à deux Chablaisiens

Le titre du livre d'Olivier et Anne Gilliéron, «L'appel de l'ours», n'est pas galvaudé. Lorsque le photographe évoque ses voyages sur les traces de l'ours, il parle volontiers d'appels. Voilà près de 30 ans que l'habitant de Corbeyrier, rejoint en cours de route dans sa passion par sa femme, marche sur les traces du plantigrade. «Ma première rencontre avec lui? C'était en 1992, lors d'un séjour dans le nord du Québec.» Au cours de ce périple écourté faute de vivres, le guide du groupe, un Inuit, aperçoit un ours et l'abat. «J'ai entendu deux coups de fusil dans la nuit. Ce son et l'image de l'animal mort, dans cette ambiance pesante de voyage raté, m'ont frappé. J'ai eu envie de revoir l'ours en liberté.»

S'ensuivent de nombreuses expéditions en Sibérie, au Kamchatka ou en Alaska pour immortaliser ours polaires, bruns ou noirs. Dans leur nouveau recueil, Olivier Gilliéron et son épouse Anne racontent en images leur voyage en Colombie-Britannique. Outre leurs rencontres avec des loups, des orques ou des grizzils, c'est surtout celle avec un animal bien particulier qui fascine: l'ours kermode. «Les Gitksan, l'un des peuples natifs de cette région, l'appellent «moxogw'ala» ou «ours esprit». Selon les Indiens, celui qui le voit va au paradis, explique le photographe, qui a récemment sorti un autre ouvrage consacré aux Alpes vaudoises. C'est une sous-espèce extrêmement rare d'ours brun qui a la particularité d'avoir un pelage blanc en raison d'un gène récessif. Pour moi, c'était un rêve de pouvoir le photographier.» Selon «National Geographic», 400 à 1000 individus subsistent.

On n'accède pas facilement à leur territoire, dans la forêt du Grand Ours, réserve couvrant 6,4 millions d'hectares (une fois et demie la surface de la Suisse) au nord de Vancouver. On ne peut le faire que sous la conduite des autochtones. C'est à eux que l'ours kermode, désormais strictement protégé, doit sa survie: les populations locales ont longtemps gardé son existence secrète. «Le territoire de ces peuples subit de fortes pressions, notamment à cause de l'exploitation pétrolière. Ils misent beaucoup sur l'écotourisme pour sensibiliser le monde.»

C'est aussi l'isolement qui a permis à l'ours kermode de survivre. Pour l'apercevoir dans la vaste réserve, il faut se rendre sur une poignée d'îles où les populations se sont concentrées naturellement, et à la bonne saison: entre septembre et octobre. «L'accès se fait par bateau ou hélicoptère et les natifs n'acceptent de montrer que quelques sites. Seuls deux groupes de six touristes y ont accès par an.»

Pour le couple, la vie est opérée. «Quand on fait un tel voyage, on espère apercevoir un ours kermode, mais on accepte la possibilité que ce ne soit pas le cas. On ne va pas le chercher, c'est lui qui vient à nous. La légende finit par rattacher la fiction. L'aventurier militant pour la protection de la vie sauvage et toujours non armé fut dévoré par un grizzil lors de sa dernière expédition.

«Je ne cherche pas du tout ce genre de sensations», précise Roman Droux. En tant que «corps étranger» parmi cette dangereuse population de plantigrades humains dans cette nature si récemment préservée. **David Genillard**

«L'appel de l'ours», Ed. Attinger, 136 p.



David Bittner, amoureux des ours qu'il visite en Alaska depuis 2001, a inspiré Roman Droux. ©

Sur la piste de «L'ours en moi»

Roman Droux, instituteur géographe, ramène de trois mois en Alaska avec les kodiaks un film de voyage hybride qui a fait sensation sur les écrans alémaniques. À voir.

Cécile Lecoutre

Documentariste, biologiste, cuisinier, touriste même... «Et producteur!» s'exclame Roman Droux, auteur polyvalent de «L'ours en moi». Tourné durant douze semaines dans le parc national de Katmai, ce film hybride y suit les fameux kodiaks, 2200 ours bruns coléens qui chaque année s'y concentrent l'été. «Positionné depuis l'enfance, ajoute le Bernois, j'ai suivi il y a une dizaine d'années, les conférences de David Bittner. J'étais intrigué par ce docteur en biologie de Saanen qui, depuis 2001, allait chaque année rejoindre «ses ours en solitaire. Il a accepté que je le filme. Là-bas, les ours, il y en a autant que de vaches dans nos pâturages.»

La démarche rappelle beaucoup celle du réalisateur allemand Werner Herzog en 2005, quand cet expert des entreprises mégalomaniques s'en allait sur les traces du «Grizzly Man». Son sujet d'étude, l'Américain Timothy Treadwell, aussi extrémiste qu'un Aguirre ou un Fitzcarraldo, passa treize étés dans ce même parc de Katmai. La légende finit par rattacher la fiction. L'aventurier militant pour la protection de la vie sauvage et toujours non armé fut dévoré par un grizzil lors de sa dernière expédition.

«Je ne cherche pas du tout ce genre de sensations», précise Roman Droux. En tant que «corps étranger» parmi cette dangereuse population de plantigrades humains dans cette nature si récemment préservée. **David Genillard**

«L'appel de l'ours», Ed. Attinger, 136 p.

prendre pour un naïf quand je m'inquiète qu'un ours se blesse sur le électrique qui protège notre campement. Puis pour un trouillard quand je me dépêche de rentrer sous la tente. Ce film m'a beaucoup changé, et dans mes pulsions les plus intimes.»

Dans le désir d'innocence, le cinéaste voit l'instinct qui a porté son projet de documentaire depuis sept ans. «Tout gamin, j'allais à la fosse aux ours à Bernes. Comme tous les gosses, je lançais des carottes, voulais créer un lien avec cette pauvre bête dans son trou et il me semblait qu'avec ma carotte, elle était plus heureuse. C'est cette relation d'échange que j'ai voulu retrouver en Alaska. C'est peut-être ça, «l'ours en moi», une volonté d'identifier dans mes gènes cette aspiration intuitive, irratiionnelle.»

Durant ce périple, les compères baptisent leurs compagnons de solitude avec des prénon, dessinent des caractères. Il y a *Bala* l'ours chéri, *Bruno* le boss de la zone, le vieux mâle alpha *Olivier*. Autour folâtraient l'ingénue *Luemie*, une jeune filiteuse aux prunelles polissimes, ou *Filip*, un ourson glouton qui parfois se fend d'un hoquet hilarant. Dans ce cadre bucolique, le spectateur se croirait dans un dessin animé avec Winnie, Yogi ou Paddington. Ou dans le sidérant making of de «L'ours», de Jean-Jacques Annaud, en 1988, quand le Français filmait sur le fil une savante chorégraphie d'instant volés et orchestrés.

Mais ici, le seul script est dicté par la saison, la sortie de l'hiverage, la montée des saumons migrateurs qui vont remplir les ventres creux et autres séquences planifiées depuis la nuit des temps. Pourqu'il alors ces scientifiques cèdent-ils à cette manie de l'anthropomorphisme, eux qui d'ailleurs dénoncent les hommes si prompts à se conduire en naïf du monde au mépris des droits des animaux?

«Moi aussi, soupire Roman Droux, à mon arrivée sur le camp, j'étais surpris de voir un scientifique aussi calé que David Bittner se prêter à cette «humanisa-

dion du sauvage. Mais j'ai vite compris le bénéfice de la pratique. En nommant cette colonie, vous savez à peu près à qui vous avez affaire. Puis en les observant, ce déterminisme se vérifie. Chaque spécimen a par exemple sa manière de pêcher le poisson qui remonte la rivière.»

Pour l'anecdote, *Olivier* l'ancien en attrape beaucoup plus que les jeunots qui s'agitent dans tous les sens... autre mimétisme qui rappelle le bon vieux cours de l'humanité. «À force aussi de les fréquenter, les filtres culturels, toutes ces barrières tombent, vous sentez en communion avec cette nature si puissante.»

N'empêche, quand David Bittner se couche près d'un énorme créature alégonne, il y a de quoi s'inquiéter pour la sécurité de «l'homme ours», non? «Depuis ces aventures, David, 43 ans maintenant, est devenu père, s'amuse son cadet. Il en a conçu de la sagesse et ne se risque plus à provoquer cette proximité. Mais la question demeure. Comment les ours nous voient-ils quand nous nous installons sur leur territoire? Au priori, nous sommes ni des prédateurs ni des proies. Je ne pense pas que *Luemie*, cette ourse que David fréquentait de très près, l'aurait taquiné. Il y avait comme un code de conduite entre eux.»

Les Inuits en savent beaucoup sur la fréquentation des ours, qu'ils ont intégré au plus intime de leur culture. «Au départ, je voulais faire témoigner des chasseurs dans mon documentaire. Faute de moyens, j'y ai renoncé. Néanmoins, j'ai pu avoir de longues conversations avec un ancien. Il me disait combien les Inuits équipaient à chasser l'ours, un acte rituel pourtant, tant ils sont persuadés que cet animal partage une âme identique à la leur. On ne chasse pas son frère, me disait-il.» Roman Droux n'exclut pas l'idée de donner une suite à son aventure. Même si cet été, sa quête d'ours se limite à la région du glacier d'Alutash... «jusqu'ici, je n'ai pas eu de chance...»

Documentaire (CH, 91, sous publicis). Contact: intéressant. En salle.